

G

Les territoires de l'architecture
Petit parcours d'analyse urbaine
PHILIPPE PANERAI
394

La fabrique d'analyse urbaine
405

Transmettre
JEAN-JACQUES TREUTTEL
421



«Venise, l'archipel d'origine reconstitué sur le plan de 1950, détail de la partie centrale», Saverio Muratori, Studi per una operante storia urbana di Venezia, 1960.

Pour Muratori la ville est un processus en évolution, intelligible dans une relation présent/passé où chacun des termes éclaire l'autre. L'analyse attentive du tissu qui associe analyse du bâti et travail d'archive permet de reconstituer les états successifs de la ville et de ses quartiers, de saisir les permanences sur le temps long (les églises se reconstruisent sur les mêmes lieux, les itinéraires majeurs s'affirment, les types perdurent aux variations stylistiques...).

Les territoires de l'architecture

Petit parcours
de l'analyse urbaine

PHILIPPE PANERAI

Pour ma génération, l'analyse urbaine a représenté une conquête, un incomparable espace de liberté et d'invention. Cela peut paraître étrange aujourd'hui où il est d'assez bon ton d'y voir des formules convenues, des recettes un peu ennuyeuses et un obstacle à la nécessaire créativité.

159

Des sites fantômes

Dans l'École des Beaux Arts finissante où nous achevons nos études, le terrain réel, le site, la situation n'existaient pas et l'une des tâches du projet consistait à les inventer, à les imaginer à partir de deux données : quelques indications dans le programme et ce qui convient à son caractère.

Les données du programme sont succinctes, une page, parfois deux, mais suffisantes pour indiquer un esprit qui de toute manière préexiste et qu'il faut trouver ou retrouver dans l'ensemble des conventions implicites qui régissent le monde du projet. Tout un discours un peu obscur tourne autour de la notion de caractère qui doit trouver son origine au début du xix^e siècle dans les débats qui opposent selon Jean-Pierre Épron le classicisme et l'éclectisme mais qui, au cours des années 1960, n'a plus guère de fondement théorique ni d'exposé explicite. Trois exemples tirés des programmes de l'École :

« On suppose qu'il soit décidé de construire dans une grande ville, sur un beau terrain isolé de toute part, en plein centre du quartier des affaires, un bel édifice destiné à abriter le nouveau Tribunal de Commerce [...] le terrain dont on dispose pour cette réalisation mesure 120 x 150 mètres [...] ».

Un tribunal de commerce, 1re classe, esquisse, janvier 1964, le professeur de théorie : Louis Aublet.

« Aux abords d'une ville industrielle groupant d'importantes usines de produits chimiques, il a été décidé de créer un centre de recherche appliquée à l'agriculture [...] le domaine sur lequel est projeté cet ensemble mesure 16 hectares, soit un terrain carré de 400 mètres de côté. Il est desservi au nord par une route d'importance secondaire et limité sur les autres côtés par des terrains de grande culture réservant des possibilités d'extensions ultérieures [...] ».

Un centre de recherche appliquée à l'Agriculture, 1re classe, rendu, novembre 1964, le professeur de théorie : Louis Aublet.

« Site : au pourtour d'une petite baie, le terrain fortement escarpé mais entièrement boisé aurait 100 mètres de front de mer et 140 mètres de profondeur. Le point culminant serait à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'orientation est face à la mer et le terrain relié à une route secondaire qui borde sans discontinuité sa limite nord. Vent dominant : sud-ouest [...] »

Un groupement de maisons individuelles, 1re classe, rendu, juin 1965, le professeur de théorie : Jean Fayetteon

On comprend bien que le noble édifice du tribunal est situé sur un terrain plat – quoique une légère déclivité entre deux rues pourrait faciliter un accès des véhicules de service au sous-sol – sans doute faudra-t-il imaginer une allée d'arbres, platanes ou marronniers, quelques bancs... un contexte urbain, la silhouette de la ville traditionnelle avec les clochers des églises, ou moderne avec un jeu de tours comme à New York – en 1964 ni le Front de Seine, ni La Défense n'offrent encore un décor urbain pouvant servir de tremplin à l'imagination.

Les deux autres exemples – j'aurais pu en citer des dizaines – sont très typiques de ces terrains à imaginer qui forment les sites favoris des programmes des Beaux Arts : un rectangle ou un carré, desservi au nord par une route secondaire. Ah cette merveilleuse route secondaire qui tantôt se glisse discrètement sous les arbres (le centre de recherche), tantôt serpente dans les rochers (le groupement de maisons individuel-

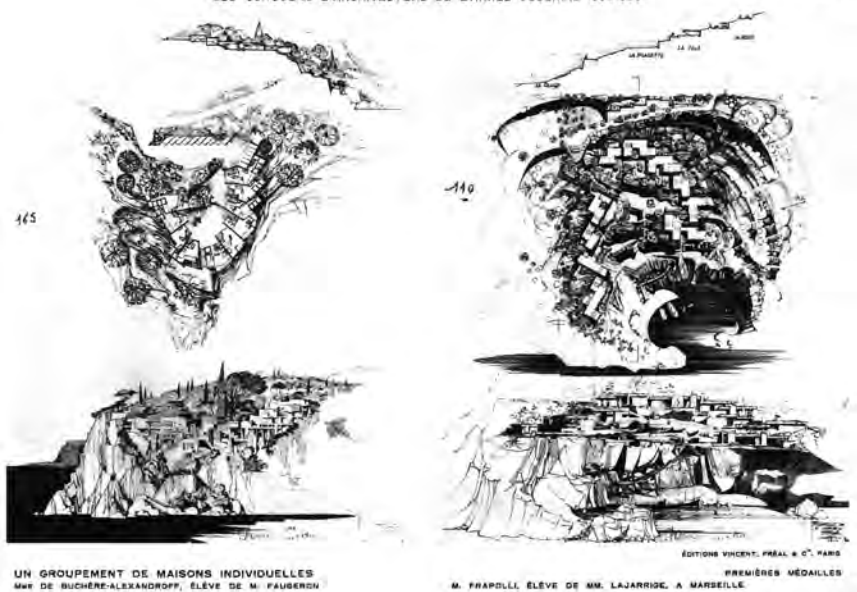
les), ni trop large, ni trop passante, secondaire ! On ne sait d'où elle vient ni où elle va, elle est la bordure délicate du projet en haut de la feuille – le nord aux Beaux Arts est toujours en haut de la feuille – et on peut signifier le dynamisme du projet en laissant filer la route vers la droite : un châssis – aux Beaux Arts on dit un « panet » – se lit de gauche à droite...

À quelque distance de la ville industrielle dédiée à la chimie (fumées, odeurs...), le centre de recherche, sobre mais soigné, doit bien évidemment être situé dans un cadre verdoyant, un domaine avec de beaux arbres groupés en bosquets, un site légèrement vallonné, voire même traversé par une petite rivière avec – pourquoi pas ? – un étang en partie basse dans lequel se reflètera la façade. L'étang appelle vite quelques roseaux ou bambous dont on ne connaît pas encore les effets bénéfiques de phyto-remédiation mais dont les dessins japonais fournissent d'utiles modèles, faciles à reproduire au lavis ou à l'aquarelle. Un tel premier plan suscite donc une architecture inspirée de l'architecture moderne japonaise, sobre et modulaire, donc bien accordée au programme.

Au contraire, le groupement de maisons individuelles au bord de la mer invite au pittoresque, le site est escarpé (pente de 40%), rocheux donc, avec des teintes ocres qui s'accordent à la couleur rousse du tronc des pins parasols. *** De toute évidence nous sommes en Méditerranée – quoique certains parient sur la Bretagne ou le Pays Basque –, et la question qui se pose est de choisir : la Riviera italienne ou les îles grecques ? Question de rendu. Sur le côté de la petite baie, un village de pêcheurs ferait bon effet, maisons resserrées, marché aux poissons, quais, reflet dans l'eau, là aussi avec les mats et les rochers, la rive de la Piazzeta dans le plan de la Place Saint-Marc de Gromort, avec l'ombre des gondoles...

Combien d'heures passées à s'interroger sur la meilleure manière d'exprimer le caractère du programme en imaginant le site, à dessiner des rochers, des arbres, des collines ou des villages pour donner un cadre à un projet d'abord pensé dans l'abstrait de la feuille blanche. Le système Beaux Arts, ici, avait rejoint la tabula-rasa de Le Corbusier ; le parti régnait en maître dans l'isolement absolu d'une composition sans contrainte.

De révoltes en réformes, l'École des beaux Arts tentait de survivre. En 1966, son partage en trois groupes sonnait l'heure du renouveau. Tandis que le groupe C, dominé par Georges Candilis (auquel se joignait Bernard Huet), essayait au Grand Palais d'inventer une pédagogie nouvelle – comme l'avaient fait depuis la guerre la plupart des écoles d'architecture issues du modèle académique –, le groupe A (Arretche, Beaudouin, Le Maresquier, Marot, Zavaroni...), formé par les ateliers



« Un groupement de maisons individuelles », École nationale supérieure des Beaux-Arts, Les concours d'architecture de l'année scolaire 1964-1965, 1965.

Aux Beaux-Arts, l'évocation du site est un des éléments majeurs qui fonde le caractère du projet dans un exercice toujours posé sur la feuille blanche d'un terrain idéal et abstrait.



« En effet l'intérêt du tissu urbain ne se limite pas à sa morphologie. Il est le support d'une façon de vivre plus ou moins intense ou dégradée : la société urbaine ». Henri Lefebvre, Le Droit à la ville, 1968.

En 1965, avec Françoise Choay, l'urbanisme sort de son abstraction technocratique, il a une histoire, redevient l'objet - ou le fruit - d'un débat.

intérieurs dits traditionnels, connaissait ses premiers projets avec terrain : un plan de cadastre (non situé) pour l'esquisse d'un groupe de logements, le site réel d'une boucle de la Seine en aval de Mantes pour un projet long d'aménagement d'une base de loisirs, celui du carreau des Halles de Paris pour un aménagement de jardins (déjà) du concours Delaon.

Premières balises

Face à ces questions nouvelles qu'accompagne l'entrée des sciences humaines dans l'enseignement de l'architecture (la réforme Fayeton), l'étudiant mesure ses lacunes. Il dispose, pour appréhender cette réalité complexe de la ville et des territoires, de quelques atouts. Il y a, d'abord, l'expérience du voyage et du carnet de croquis, version croquis de Laprade améliorée par la lecture de l'Architecture rurale et bourgeoise de Doyon et Hubrecht (une suite de notations pittoresques où se mêlent silhouettes, détails constructifs, schémas distributifs de fermes anciennes ou de chapelles de montagne qui forment en quelque sorte l'ébauche d'une typologie). Puis viennent la souvenirs de ses cours de géographie et de géologie du secondaire : l'empilement des alluvions (trias, lias, jurassique...) et le relief des cuestas du bassin parisien, les vallées glaciaires et leurs moraines, les volcans éteints du massif central. Mais il a aussi le goût des jardins classiques et des grandes compositions nourri par la lecture des ouvrages de Georges Gromort, John Chiene Shepherd et Geoffrey Alan Jellicoe, et un intérêt pour l'histoire des villes nourri par les ouvrages de Pierre Lavedan et les cours que ce dernier dispensait à l'École des Beaux Arts ou à l'Institut d'urbanisme. (Je regrette rétrospectivement de n'avoir porté aucune attention à l'Encyclopédie de l'urbanisme de Robert Auzelle, ignorée alors pour des raisons qui m'échappent).

Deux livres sensiblement contemporains marquent à mon sens l'irruption de la question urbaine dans l'édition française : *Le droit à la ville* ³ d'Henri Lefebvre, dont les cours à l'Institut d'urbanisme de l'Université de Paris (rue Michelet, puis, après 1968, à Dauphine) accompagnent les interrogations structuralo-marxistes du moment, et *L'Urbanisme, utopies et réalités* ⁴ de Françoise Choay qui nous révèle soudain les noms de théoriciens de la ville jusque là ignorés, et pour la plupart absents des bibliothèques des Écoles comme des rayons des librairies.

Voilà donc quelle était la situation à la veille de 68, moment qui correspond pour moi à l'achèvement de mes études, à une participation au concours des Halles dans l'équipe de Louis Arretche (avec Jean Castex, René Verlhac, Ricardo Porro), et à un premier voyage outre-At-

lantique à l'occasion de l'Exposition de Montréal (1967) – juste avant cette curieuse période de vacances que constituait le service militaire.

Là encore, quelques ouvrages jouent un rôle déterminant, car leur lecture apporte un début de réponse à des questions que l'on se pose plus ou moins clairement, et le sentiment appréciable qu'on n'est pas le seul à se les poser. C'est d'abord l'ouvrage de Saverio Muratori sur Venise, dont la reconstitution à rebours des plans successifs des différents quartiers permet à la fois de lire le tissu, de comprendre ses transformations – comblement de canaux, divisions des grandes parcelles, reconstruction des églises, densification du bâti – et de réfléchir à la construction de la ville selon des types accordés à la fois aux conditions techniques de la construction – et elles sont à Venise particulièrement exigeantes – et aux conditions sociales de l'usage. Mais c'est aussi, presque en même temps, l'essai de Kevin Lynch dont nous ignorions alors qu'il avait étudié avec Frank Lloyd Wright à Taliesin West : *The Image of the City* **5**, acheté à New York pour tenter de comprendre ces notions qui passionnaient les architectes et les urbanistes de l'exposition de Montréal : repères, ouverture du champ visuel, limites... Là sont réunis tous les ingrédients des deux courants, italien et anglo-saxon, de l'analyse urbaine :. Un troisième livre, *The Italian Townscape* d'Ivor de Wolf, conjugue le goût pour l'Italie et l'approche anglaise, avec de belles photos en noir et blanc qui nous rappellent la ville réelle et habitée **6** : ombres de vélos sur les pavés, promeneurs sous des arcades, kiosques à journaux, monuments qui surgissent au-dessus des maisons, enfants qui jouent dans les vestiges de colonnes antiques, eaux jaillissant des fontaines, foule au marché, linge suspendu d'une fenêtre à l'autre

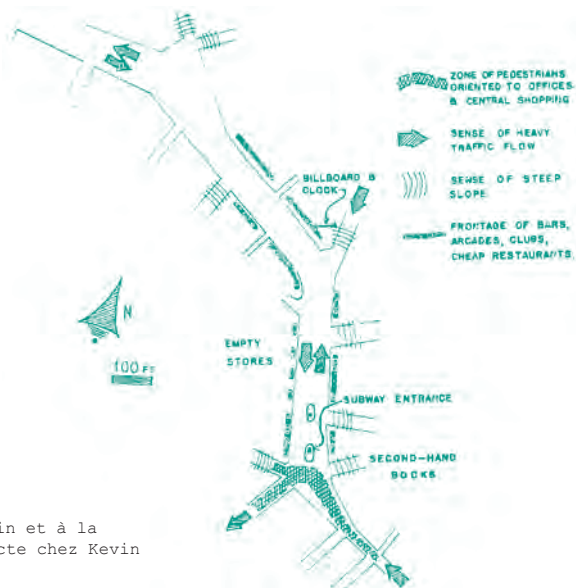
164

...

Italophiles et anglomanes

C'est sur cette base que, jeunes enseignants à Versailles, nous avons, avec Jean Castex et quelques étudiants passionnés, engagé les premières expériences d'analyse urbaine, en croisant deux types d'approches : l'une que l'on a un peu rapidement cataloguée de typo-morpho, clairement issue des Italiens, Muratori en tête, l'autre plus inspirée par les Anglais et les Américains autour de la question du paysage urbain (townscape) et du mouvement, où se mêlent l'analyse séquentielle et les variations du champs visuel, la prise en compte de la vitesse, les bonnes dispositions des espaces publics et les pratiques sociales qu'elles stimulent.

L'influence italienne, renforcée par la découverte de Carlo Aymonino et d'Aldo Rossi, mais aussi de Maretti, de Giovanni Fanelli et par l'apport inestimable, critique et décalé de Manfredo Tafuri, favorisait



Retour au terrain et à la perception directe chez Kevin Lynch.



Ivor de Wolfe, *The Italian Townscape*, 1963.
Par le biais du townscape, Ivor de Wolfe réintroduit (et réhabilite) la culture du voyage en Italie qui fonde la tradition des Beaux-Arts aussi bien en France qu'aux États-Unis - celle-ci a influencé ceux-là ainsi que la formation des architectes anglais. Mais l'Italie d'*Italian Townscape* a connu le néoréalisme et se souvient des films de Rossellini, Vittorio de Sica ou Fellini. Son intérêt pour la poésie de la vie quotidienne rejoint la pensée d'Henri Lefebvre.

une lecture globale de la ville dans la durée de son façonnement. Lecture multiple où Marc Bloch rencontrait Henri Lefebvre, où l'histoire des techniques éclairait la génération des formes, et l'économie l'histoire sociale. Et en même temps – c'est la force de la typologie –, la lecture globale n'interdisait pas l'attention au local, au groupe de bâtiments, à la parcelle, à leurs évolutions et aux pratiques sociales qu'ils accueillent. La ville et le territoire apparaissaient marqués par la permanence des dispositions et des tracés.

D'un autre côté, les anglo-saxons nous apparaissaient plus sensibles au mouvement, à la vitesse, à une perception de la ville qui intègre le déplacement et les variations du champ visuel. Ce changement de point de vue rencontrait la dérive urbaine prônée par les situationnistes et diffusée par la revue *Utopie* comme une méthode pour appréhender la ville.

L'observateur quittait la position centrale et immobile de l'homme de Léonard de Vinci (ou l'œil placé à l'infini de la vision en plan) pour devenir un marcheur, voire un conducteur. L'automobile, déjà revendiquée par les Smithson depuis 1953, était devenue, avec le second ouvrage de Kevin Lynch ^{**7**} (*The View from the Road*, 1964) puis celui de Robert Venturi, Denise Scott-Brown et Steven Izenour (*Learning from Las Vegas*, 1972), un véritable acteur de la ville. Et l'on se rappelle, après coup, que les premiers auteurs du *townscape* anglais comme Gordon Cullen ne furent pas étrangers aux thèses du rapport Buchanan (*Traffic in Towns*, 1963) curieusement traduit en français dès sa publication. La lecture séquentielle et la vue de la route permettaient de saisir la grande échelle des banlieues – on ne parlait pas encore de métropole – ; elles renouaient aussi avec le pittoresque de Camillo Sitte et de Raymond Unwin, voire avec l'analyse de la montée à l'Acropole d'Auguste Choisy. Mais les Anglais apportaient aussi de l'eau au moulin de l'analyse typologique. Le livre de Rasmussen (en fait sa thèse, écrite en 1934, et réactualisée), *London, The Unique City*, réédité en 1967, ^{**8**} consistait largement en une histoire typologique de la ville de Londres qui rencontrait les recherches contemporaines des architectes sur le logement. Reyner Banham, avec *Le Brutalisme en architecture* (traduit en français en 1970), ramenait l'intérêt sur la question du logement que de nombreuses publications et expositions diffusaient alors.

Fourmillements pédagogiques

Plutôt tranquille, et un peu à l'écart des affrontements idéologiques parisiens de l'après 68, l'école de Versailles constituait un milieu ouvert, favorable aux expériences et aux premières recherches dans lesquelles nous nous engouffrâmes sans retenue, profitant de l'ouverture qu'ap-

well remembered this - profiles turn soft,
mist-screened greys . . . hills remain
close now; high profiles harsh blue, the
pinnacles even brutal against the skyline;
but near to, greens vibrate their evening
tones, and browns show well . . . the
canal left behind . . . road running with
the railway - playing touch-last - come
and go . . . the dusk passes for space
around each field-tree of brown leaves

trees stand absolutely motionless, as if
waiting for nightfall - will something
happen? . . . a pause in nature where
nothing moves . . . from behind the hills
bright enough to be animal's eyes,
ahead, the afterglow; sides of vehicles
shine faintly, while their head-lights are
reflecting . . . a golden headlight now
lights stone walls, shows drifts of leaves
against them . . . the hills step that much
closer . . .



Seine

tall chimneys, the place stayed at twice
before has warmly lit windows awaiting
other guests . . . the town starts
immediately . . . street lights, and
shut-up buildings, headlights are
night-time bright, shop lights fall greasily
on the black moisture of stone pavements

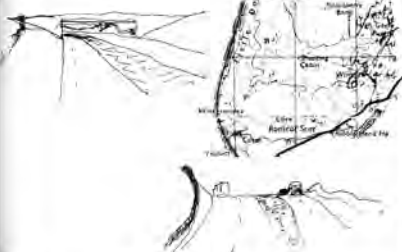
the hills black ahead . . . drifting mist
covers all but the light that distinguishes
the sky . . .

car starts to climb . . . to go over the
shoulder having missed the way by
passenger recognising the road as been
on before, until startlingly, the wrong
place for tonight is come upon . . . inside
light on to find the map put away
now headlights pick up waving side
curtains of stone walls, limestone
shimmering in the close scanning beam

the walls indent and bely, lean
distinctly on profiled bends; stones bristle
and yet the walls heave on, two together,
ever parting before the car climbing in
narrow blind turns; fortunately the
night so pitch dark as to reassure
there is only one climbing car.



exit by the cement works and turn left into
the last tortuous village . . . then
climbing again . . . suddenly there, with
the silence - mild for the time of year - the
headlights picking out the gate, the pit of
the stream at the side as told, white
chippings of yard not described . . .



long down-slope . . . mainly heavy
lorries - tarpaulin'd loads - scooting up
moisture to such heights it is as if their
industrial loads squirted out
polluted-spray, rust-coloured against the
road which is wet, the colour of sheet steel

NORTH TO LONDON



a repellent grey sky; light strikes the road
to make it now lighter in tone than the sky
beige clouds of spray billow beneath
each car . . .
in the present sunlight water splashes
appear explosive as if each tyre sent
sideways water rockets . . .
a ribbed aluminium bodywork van passes,
green letters on its side say dashingly:
Houston . . .

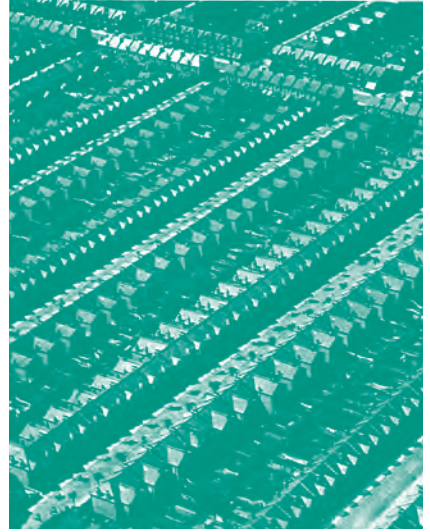


AS IN DS 29

La DS d'Alison et Peter Smithson.
Curieuses aventures que celles des
voyages en DS pendant lesquels
Alison note, photographie ou
dessine le paysage vue de la route
(1983).

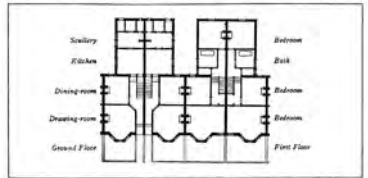


London the Unique City reste à mon sens un modèle d'analyse d'une ville par la diversité des points de vue qu'il propose (Steen Eiler Rasmussen, 1934).



169

67890 £ abcdefg
hijklmnopqrstuv
wxyz - " ' () ; : * ! ? / -



The most common type of London house. 1 : 400



The Adelphi in its original form seen from the Thames

portait la présence des sciences humaines : la sociologie et la géographie, bien sûr, incarnées par Jean-Charles Depaule et Marcelle Demorgon, mais aussi le paysage, que représentait à Versailles le « jardinier » Jacques Simon. Typologie et townscape furent teintés d'un marxisme tempéré, d'une attention à la vie quotidienne, et d'une observation des pratiques des habitants, directement inspirée par Henri Lefebvre et Henri Raymond auxquels l'ouvrage de Michael Young et Peter Wilmott apportait la légitimité de ce qui vient d'ailleurs.

Ça et là, parallèlement, dans les Écoles, avec des objectifs voisins et des références proches, les uns plus historiens, les autres plus morphologues, plusieurs groupes empruntaient des voies similaires. Autour d'Antoine Grumbach, alors à up6 (La Villette), qui avait déterré les Promenades d'Alphand dans un article d'Architecture d'aujourd'hui au titre provocant, L'art d'accommoder les restes ; ou autour d'Alain Borie, Pierre Pinon et Pierre Micheloni à up5 (Nanterre) avec Formes et déformations. À up8, qui n'était pas encore Belleville, Bernard Huet disposait de la tribune que lui offrit pendant quelques années le poste de rédacteur en chef de l'Architecture d'Aujourd'hui. Grâce à de jeunes chercheurs comme Serge Santelli, François Laisney ou Christian Devillers, il impulsait un débat sur la ville auquel répondait l'amc de la sadg (l'actuelle sfa) où Patrice Noviant puis Jacques Lucan avaient succédé à Alain Sarfati et Philippe Boudon. Le « type » était alors paré de toutes les vertus, et « la relation dialectique et non causale entre la forme de la ville et les types d'édifices » nous procurait des ivresses intellectuelles.

L'éclatement de l'École des Beaux-arts favorisait une compétition intellectuelle entre les Unités pédagogiques qui débordait le cadre parisien. À Nantes, à côté de l'approche rationnelle et systématique de Jean-Pierre Péneau, Jean-Jacques Treuttel passait de l'analyse constructive à l'analyse urbaine, tandis qu'Henri Bresler, érudit, bibliophile et promeneur curieux, établissait un pont avec Versailles. À Nancy, le laboratoire de recherche créé par Jean-Pierre Épron voyait André Vaxelaire et Jean-Claude Vigato mélanger histoire sociale, patrimoine local et analyse urbaine, comme à Marseille, Claude Prelorenzo, Alain Hayot, Jean-Lucien Bonillo et Jean-Marc Chancel ou à Grenoble Bruno Quey-sanne et Françoise Véry.

Partout, l'idée s'imposait que l'architecture est située, que cette situation est majoritairement urbaine et qu'elle impose au projet des contraintes qui s'ajoutent à celles du programme ; mais aussi que la ville elle-même, sa compréhension et son dessin, ou celui de ses parties, sont affaire d'architecture ; que la compétence des architecte y a sa place. Affaire d'espace.

Et nous découvriions à l'occasion de jurys de diplôme, de journées

pédagogiques, de colloques ou de rencontres diverses que ces constats et ces questions étaient partagés, que différents groupes dans les écoles françaises, des départements entiers dans les facultés étrangères, y consacraient leur temps. Un renouveau de l'édition et une plus grande ouverture internationale faisaient redécouvrir des auteurs anciens, des professionnels oubliés, des morceaux de ville inconnus.

Stabilisées après des premières années expérimentales et tumultueuses, les écoles d'architecture, emportées par Michel d'Ornano, quittèrent la Culture pour l'Équipement tandis que l'Architecture était proclamée d'utilité publique et le recours à l'architecte rendu – en principe – obligatoire.

Dans le même temps Valéry Giscard d'Estaing voulait rendre les Français propriétaires de la France et, poursuivant la politique d'Albin Chalandon, favorisait la construction de maisons individuelles sous forme de nouveaux villages de plus en plus éloignés et isolés des centres existants. Nous voyions, après les vieilles banlieues pavillonnaires et les grands ensembles qui déjà donnaient des signes de fatigue, se constituer de nouvelles périphéries dont Village-Expo présentait la cohérence intellectuelle et sociale. La ville semblait s'échapper de toutes parts ou, pour reprendre l'expression d'Henri Lefebvre, se dissoudre dans l'urbain.

171

Les leçons de Barcelone

Les années 1980 virent en France l'émergence du projet urbain, stimulé par quelques grands concours (Cergy-Pontoise, le parc de La Villette, les maisons de ville de Lille-Roubaix-Tourcoing) et mis en œuvre dans les grandes Zac parisiennes coordonnées par l'Apur, qui avait amorcé depuis une décennie un important virage théorique en abandonnant la rénovation bulldozer et l'urbanisme de la table rase – Front de Seine, Italie ou Place des Fêtes – pour un aménagement plus attentif aux tissus existants et à la réhabilitation des quartiers, et dont le nouveau Pos de Paris, approuvé en 1977, avait marqué l'officialisation. Dans le passage de l'architecture urbaine des années 1970 au projet urbain des années 1980, la redécouverte de l'espace public et l'abandon progressif de la domination de la circulation automobile dans l'aménagement urbain convergeaient avec le renouvellement théorique qu'apportaient les écoles et avec l'évolution du paysage professionnel. Après la disparition des figures historiques du mouvement moderne, c'était le tour de la génération d'après-guerre, celle des patrons mis en place avec la reconstruction, et qui avait tenu d'une main de fer l'enseignement et la profession jusqu'aux secousses de mai 68.

Dans la dynamique de l'élection présidentielle de 1981, le collectif

Ateliers Publics se donnait comme objectifs de démocratiser la pratique de l'architecture et de l'urbanisme en dotant chaque commune d'un Atelier de projet urbain. Le Greater London Council d'avant Margaret Thatcher, la rénovation du centre ancien de Bologne, les premiers projets de la Barcelone post-Franco et du Portugal post-Salazar ouvraient des possibles. Malgré le dynamisme de l'édition, la séduction intellectuelle de la *Tendenza* et le brio de quelques auteurs, l'analyse urbaine vit le déclin des Italiens au profit des Espagnols entraînés par l'École d'architecture de Barcelone, où Oriol Bohigas, Manuel de Solà Morales, Antonio Font Arrellano, Joan Busquets et quelques autres avaient raffermi les outils du projet urbain, réconcilié l'architecture et la ville, et relu l'histoire de la modernité.

Alors que les Italiens théorisaient sans trop construire, la stratégie opportuniste de Bohigas, responsable de l'urbanisme barcelonais au sein de la première municipalité élue après le retour de la démocratie, traçait une voie qui combinait des convictions politiques et sociales (faire la ville pour et avec les habitants), une stratégie réaliste (agir vite pour entraîner l'adhésion et mobiliser les moyens modestes du public pour entraîner les investissements privés), une assise culturelle et théorique construite dans l'opposition au Franquisme, et une compétence professionnelle et technique due à un enseignement universitaire rigoureux. Les premiers projets d'espaces publics dans la vieille ville (place de la Merced, Raval) ou à Gracia (la requalification des places) indiquaient l'idée d'un plaisir de la ville. Les suivants, comme le rôle de la Fustat ou la via Julia mettaient l'accent sur la grande échelle de la métropole et la nécessité de maîtriser les infrastructures techniques, de les apprivoiser pour en faire des occasions de projets où un espace moderne et convivial gommait les coupures héritées et requalifiait les quartiers alentour.

Dès 1980 grâce à Joan Casanelles, un de mes anciens étudiants de Versailles installé à Barcelone, un voyage avec une vingtaine d'étudiants nous permit d'observer la complémentarité entre projets locaux et vision métropolitaine. Dans les années qui suivirent, la rencontre de Manuel de Solà Morales et la fréquentation du Laboratorio de urbanismo de Barcelona (Lub) **9** allaient réorienter mon travail en confirmant l'intuition que j'avais depuis quelque temps de fonder le projet urbain sur une ré-évaluation des techniques de lotissement. Ce thème fut abondamment discuté lors d'un séminaire-projet organisé en 1984 à Arucas (Canaries) auquel participaient également Juan Busquets (Barcelone), Alfredo Bescos Olaizola et Eduardo Cacéres Morales (Las Palmas), Carlo Magnani et Stefano Rochetto (Venise). L'« urbanisme urbain », pour reprendre la formule de Manuel de Solà-Morales, confortait à



La force de frappe de l'école de Barcelone. Quatre publications du Lub : Enric Serra (1995), Manuel de Solà-Morales (1997 et 2010) et Joan Busquets (1999).

posteriori nos recherches et nos prises de positions.

La force de Barcelone, qui explique la renommée de son urbanisme et de ses urbanistes, cette force concrétisée par les jeux olympiques de 1992 et l'effet d'entraînement sur les autres villes espagnoles (Valence, Séville, Valladolid ou Bilbao), tient à mes yeux au croisement de deux dynamiques :

- une dynamique d'enseignement et de recherche opiniâtre, soutenue sur la longue durée – Manuel de Solà Morales prend la direction du département et crée le Lub en 1969 – ; avec une école doctorale et des workshops pour professionnels qui attirent chercheurs, enseignants et praticiens de l'ensemble de l'Espagne et du monde ibérique, de l'Italie et du Portugal, de l'Europe du Nord et des États-Unis.

- et une dynamique de publication régulière et fournie qui diffuse à la fois projets en cours, réalisations et recherches, tant pour les spécialistes que pour le grand public.

C'est incontestablement sous l'influence de Barcelone que nous avons créé avec David Mangin à Versailles, au début des années 1990, un enseignement du projet urbain dont le livre éponyme rassemble les fondements. L'analyse urbaine n'y occupait plus la première place, sans doute parce que nous supposions – à tort – que les questions nouvelles dans les années 70 avaient été assimilées depuis.

174

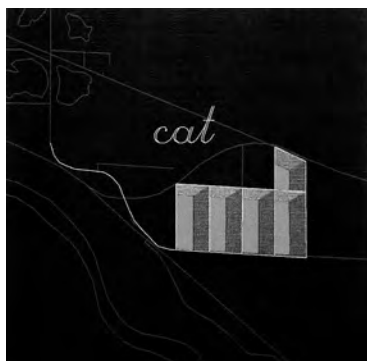
Ensuite, l'intérêt s'est tourné de nouveau vers l'Angleterre et l'Écosse où le renouveau architectural accompagne la redynamisation des villes touchées par la crise de l'industrie. Les Docklands, longtemps peu convaincants, ont fini avec Canary Wharf par imposer une image, celle d'un capitalisme urbain où le monde de la finance compte plus que celui du logement social. Entraîné par le souffle de la mondialisation, le marketing urbain, devenu un domaine sérieux où se mêlent rénovation bon genre des quartiers anciens et audaces architecturales, s'étend à la terre entière. Et tandis qu'une part des États-Unis semble s'isoler dans un new urbanism sans esprit, où les vieilles ficelles des garden cities donnent forme à un projet sécuritaire de la ville et de la société, de l'autre côté du Pacifique les « gated communities » chinoises répliquent des quartiers entiers de villes ou de villages d'Europe ou d'Amérique qui transforment le monde en un vaste Disneyland.

Saut d'échelle

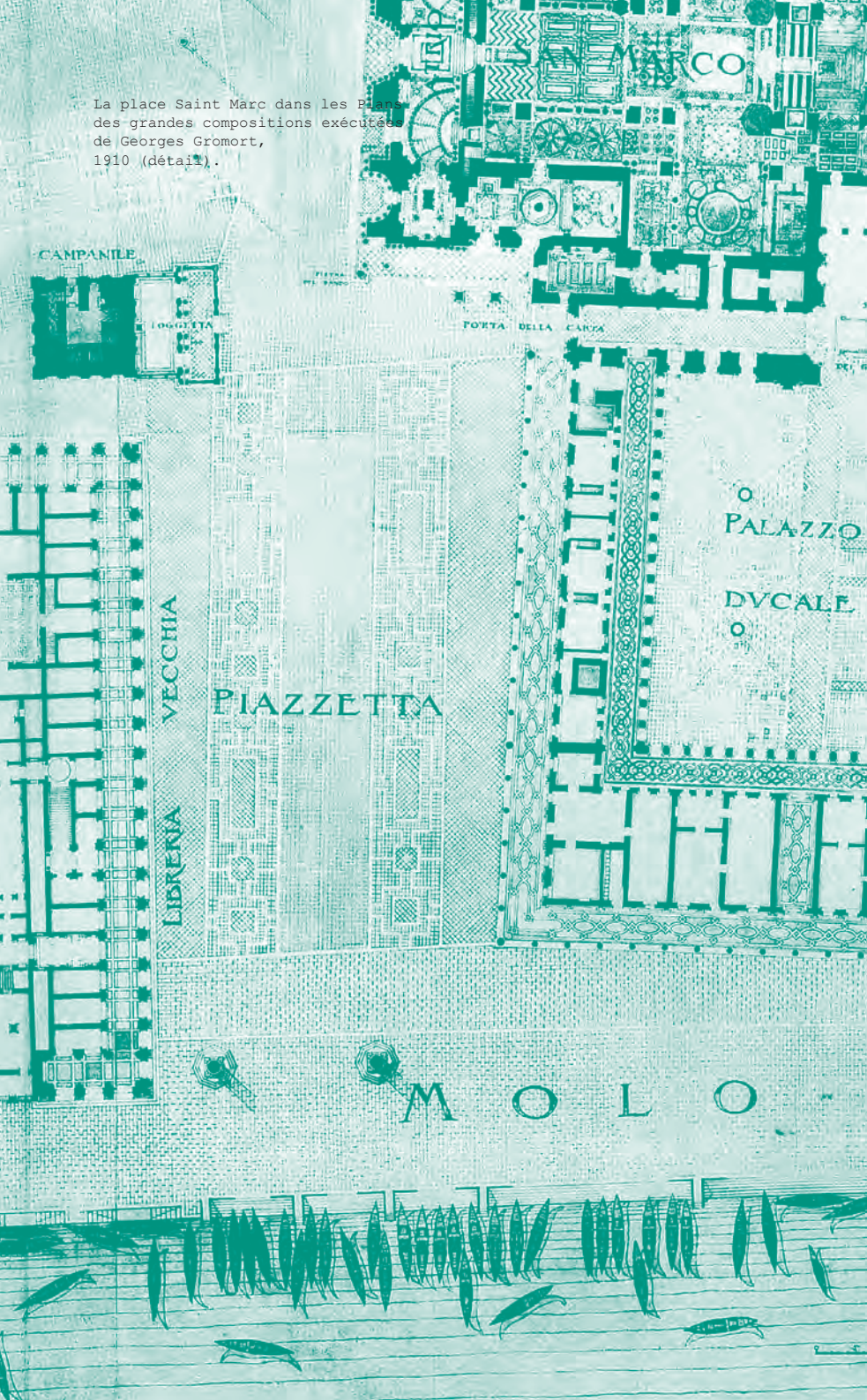
En trente cinq ans, le panorama architectural a changé. Les questions théoriques et les manières de concevoir le projet se sont déplacées. La mondialisation, vague concept au début des années 80, est devenue une réalité aux conséquences sociales souvent douloureuses. Internet rend disponibles à tous des informations et des images qui demandaient

Mario Gandelsonas, X-Urbanism.
Architecture and the American
City, 1999.

Derrière la supposée uniformité de
la grille américaine, Mario
Gandelsonas cherche le sens des
exceptions. Il nomme les figures
pour les faire apparaître et
trouve sur le terrain leur
signification sociale.



La place Saint Marc dans les Plans
des grandes compositions exécutées
de Georges Gromort,
1910 (détail).



autrefois des mois, voire des années pour être rassemblées, et nous disposons des photographies aériennes de (presque) toutes les villes, agglomérations ou pays du monde à toutes les échelles, jusqu'au 1/1000e. L'informatique change nos manières de représenter la ville ; l'écologie apparaît comme la condition de notre survie. Succédant aux excès de désinvolture des trente glorieuses, les excès de prudence favorisent un conservatisme frileux au nom d'une patrimonialisation discutable.

Au milieu de tout cela, on peut douter de l'intérêt de l'analyse urbaine. Certes elle peut être utile pour réaliser quelques pastiches aux bénéfiques réconfortants mais pour beaucoup elle apparaît comme un exercice un peu vain, inutile, voire contre productif. « Fuck context ! » dit l'architecte et les écoles d'architecture en France, comme la presse professionnelle, s'en détournent. Après tout si, depuis le Guggenheim de Bilbao, le Seven-Star de Dubaï ou tel autre exploit architectural peut tenir lieu de projet urbain, à quoi bon connaître la ville. Pourtant, dans cette recomposition cynique et hasardeuse où la loi du marché semble faire fi de toute nécessité théorique, quelques raisons de poursuivre subsistent.

Tandis que semble s'amenuiser le rôle des États, la mondialisation et la concurrence accrue entre les villes qui en est la conséquence incitent à se pencher de nouveau sur les villes, à commencer par les plus grandes. La consultation du Grand Paris n'arrive pas par hasard, et ce changement d'échelle de la question urbaine oblige à inventer de nouveaux outils d'analyse, de compréhension et de représentation de la ville qui a depuis longtemps dépassé ses limites communales. La ville américaine qui, depuis la Land Ordinance de Thomas Jefferson, est pensée et projetée avec le territoire fait l'objet de nouvelles investigations parmi lesquelles celles de Mario Gandelsonas (1999) me semblent particulièrement stimulantes **10**. Et du coup on relit avec un nouvel intérêt Broadacre City de Wright ou Los Angeles, the Architecture of Four Ecologies de Reyner Banham (1971). Réalisant le mouvement d'implosion/explosion décrit par Henri Lefebvre, les villes s'étendent en périphéries successives que l'on n'ose plus appeler des banlieues ni même grandes banlieues (on a depuis longtemps dépassé une lieue). Et, en même temps les campagnes s'urbanisent, une autre ville apparaît. Bernardo Secchi, avec La Città diffusa, ramène les projecteurs sur l'Italie. La même question surgit en Allemagne avec la Zwischenstadt de Thomas Sieverts et, ça et là, des géographes relèvent la tête en revendiquant la grande échelle.

Enfin, surgissant à l'improviste tel un corsaire, bousculant nos habitudes et nos certitudes méthodologiques, et maniant, depuis S, M, L, XL, le livre-pavé avec une efficacité redoutable, Rem Koolhaas relance

le débat sur la ville. Une ville qui n'est plus celle que rêvait de moderniser le mouvement moderne, mais qui, comme le territoire du delta de la Rivière des Perles dans *Project on the City*, ou comme les substances urbaines de *Mutations*, est devenue géographie. Comme Koolhaas l'écrit à propos d'Atlanta: « Il importe parfois de savoir ce que la ville est plutôt que ce qu'elle fut ou ce qu'elle devrait être ». N'est-ce pas là une invitation pressante à renouveler l'analyse urbaine – certes avec de nouveaux outils – pour saisir les nouvelles échelles spatiales et temporelles qui caractérisent la ville du xxi^e siècle ? Il n'empêche : la nécessité d'appréhender la nouvelle échelle de la ville ne supprime pas l'intérêt des analyses plus classiques.

Recueil

D'où mon agréable surprise en visitant l'exposition-bilan des travaux d'analyse urbaine menés à l'École d'architecture de la ville & des territoires, depuis quelques années, sous la houlette de Jean-Jacques Treuttel. Les travaux exposés, portant sur une trentaine de sites à Paris et dans l'agglomération, témoignent d'un travail patient, modeste et rigoureux, avec une présentation systématique et efficace où chaque travail est rendu plus intelligent par la comparaison avec ses voisins. Leur collection dépasse le but premier de donner à chaque étudiant quelques outils de méthode pour lire la ville, saisir une situation, reconnaître un site, appréhender un parcellaire. C'est à la naissance d'une somme que l'on assiste ici, somme dont on peut espérer qu'elle va, d'année en année, s'enrichir et constituer pour l'École un recueil vivant pour mesurer l'évolution d'une grande ville, et de son territoire.